

Ciné-

N° 25. — 6 FÉVRIER 1942.

Dans ce numéro :

MARIE DÉA

devient

JOURNALISTE



mondial

4^F.

Charlotte Thiele, déjà applaudie dans *La Fugue de Monsieur Petterson*, sera la vedette de *Tourbillon-Express*, film relatant la vie des girls.

(Photo Tobis-Cinéma)





...Les matériaux pour un dessin animé ? C'est simple : des techniciens...



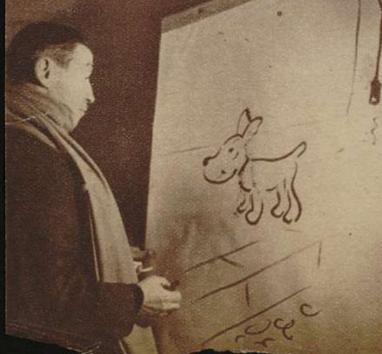
...un personnage central...



...son fils (comme le père, aime la pêche).



...Sans oublier, évidemment, Toby le chien : c'est tout.



En 35 secondes...

RAOUL GUÉRIN présente ses vedettes Toto, son père et... son chien...

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, du dessin animé.

Or, à ce sujet précisément, je me souvenais d'avoir eu, il y a quelques années, une discussion avec l'un des plus notables dessinateurs humoristes de notre époque : Raoul Guérin. Les termes de cette discussion m'étant restés à peu près nets dans l'esprit, je me dis, certain matin, que le sujet n'était pas épuisé, que l'actualité, même, lui redonnant un certain lustre de « neuf », il serait sans doute intéressant de reprendre les débats où nous les avions laissés. Et c'est ainsi que je me'en fus sonner à un palier ou 6^e étage rue Caulaincourt.

L'œil malin, le père de l'irrévérencieux Toto me laisse patauger dans des formules de politesse. Je saute sur l'interrogation :

— Que pensez-vous de l'éventualité du dessin animé français ?

J'ai dû toucher là un point sensible et aborder un problème dont tous les termes ont été depuis longtemps pesés, car Raoul Guérin me répond sans hésitation :

— Je pense, comme vous peut-être, que la France n'a aucune raison de se laisser damer le pion, dans ce domaine, par l'étranger. Nous avons en France tous les éléments pour produire des bandes de qualité extraordinaire...

« J'ajoute que ceux qui ont fait à l'étranger du dessin animé ont oublié de fermer le cercle autour de l'idée principale. Car s'ils ont songé à utiliser le côté récréatif de l'affaire, ils ont négligé tout un domaine où nous pourrions nous installer en faisant figure de novateurs : le côté instructif, le côté « documentaire ». Notez bien que, dans mon esprit, « documentaire » ne signifie pas « schéma mécanique » et « moyen d'instruction ennuyeux ». Ce serait plutôt le contraire. Mais (et j'enfourche là un dada qui m'est cher — à tel point que je viens de terminer le scénario d'une bande qui attend le premier tour de manivelle), le dessin animé peut corriger ce qu'un film exclusivement instructif peut avoir de trop sec, de trop pédant. Voyez par exemple ce petit personnage...

(Il s'est approché d'un chevalet, dont je trouve enfin la signification, et, en trois coups de crayon, il dessine son fameux Toto.)

« ...Il est à la pêche. Il est évidemment accompagné par son père (deuxième dessin) ... et par Toby, son inséparable cabot (troisième croquis) ... Jusqu'à présent, si vous animez ces trois personnages, vous n'aurez que le dessin classique. Mais... sous la surface de l'eau sur laquelle flotte le bouchon de la ligne de Toto, vit tout un monde, les poissons, dont le commun des mortels, vous, moi, ignorons les mœurs, que l'on m'a dit être souvent curieuses. Excellente occasion pour adjoindre à notre équipe de dessinateurs, de « gagmen » et de scénaristes, des techniciens de la question, pour lesquels les mœurs des cyprins n'ont aucun secret, et qui pourront communiquer au grand public, par le truchement du dessin animé, la majeure partie de leurs observations.

« Se pose maintenant la question des dessinateurs-copistes, ajoute Raoul Guérin (tout en traçant à l'intention des lecteurs de « Ciné-Mondial » le croquis que l'on verra ci-contre). On a dit que le tempérament individualiste du Français se prêterait mal à ce genre de réalisations... D'abord, on est peut-être allé un peu vite. Ensuite je crois que si une « équipe », bien rétribuée trouvait dans ce domaine un débouché stable, elle resterait fidèle au dessin animé. De plus, rien ne nous empêche, à une époque où l'on parle de collaboration européenne, de faire appel aux dessinateurs étrangers. Et ce serait, je crois, pour la France, à la fois un honneur et un profit, d'avoir été la première à réaliser, dans le cadre du dessin animé, une collaboration qui permettrait à l'Europe de pourvoir son propre marché, trop longtemps considéré par les citoyens d'outre-Atlantique comme un fief exclusif.

Photos N. de Margoli.



Photo Harcourt.

UN FIL... A L'OREILLE

Une nouvelle décision vient d'être prise par l'administration des Postes, Désormais, tous les abonnés du téléphone devront figurer sur l'annuaire. Un sur-sis d'un mois est accordé à ceux qui désirent conserver leur numéro. Passé ce laps de temps, n'importe qui pourra téléphoner à Pierre-Richard Willm ou à Danielle Darrieux. Les admirateurs passionnés de Pierre Fresnay

et de Marie Déa, pourront leur demander dès sept heures du matin une photo dédicacée. Sacha Guitry qui fut il y a deux ans victime d'un mauvais plaisant qui se cachait sous le pseudonyme de Cornélius van den Brock et qui se disait chasseur de huttes au Venezuela, demanda alors de changer de numéro et de ne pas figurer dans l'annuaire. Que le Maître se rassure. Aujourd'hui Cornélius van den Brock est devenu sage.

COMPTE DES MILLE ET UNE NUITS

Germaine Charley qui vient de tourner *Le Mousaillon* faisait l'autre jour un peu d'ordre. Dans un placard, elle découvrit un amas de tapis poussiéreux. Elle les sortit du bout des doigts, la mine dégoûtée, et, désireuse de se débarrasser au plus vite de ces carpettes susceptibles d'attirer dans ses affaires d'innombrables légions de mites, elle appelle sans plus attendre un marchand d'habits.

— Combien me donnez-vous de tout cela ? L'homme examine le lot et répondit : Dix mille francs ! Germaine Charley crut rêver. Elle balbutie : — Vous dites ? — Je dis dix mille francs et je les paye immédiatement. Ce disant, le brocanteur sortit son portefeuille. La sympathique artiste demanda à réfléchir. Elle se renseigna. Les misérables loqués n'étaient que des carpettes de Smyrne. Voilà, n'est-il pas vrai, un très beau « compte » des Mille et une Nuits !



Photo Harcourt.



Photo Harcourt.

DÉVALUATION

Sur le plateau où l'on tourne *La Nuit Fantastique*, une quête s'organise pour un machiniste nécessaire. Quand arrive le tour de Fernand Gravey, il retourne consciencieusement ses poches, et n'y trouve qu'une pièce de 50 centimes.

« Ça ne fait rien — Demandez à ma femme », dit-il. La quêteuse explique le cas à Jeanne Renouard qui s'exclame : « Je me demande ce qu'il a fait des cent francs que je lui ai donnés hier ? »

LES CIGARETTES DE PAPA CARLETTI

Louise Carletti et sa sœur, Vicky Verley, sont de grandes fumeuses. Oui, mais voilà, étant du sexe féminin, elles n'ont pas droit à la carte de tabac. Et comme leurs cigarettes préférées sont des celtiques ou des gauloises vertes, elles ne peuvent avoir recours au marché noir. Alors elles ont trouvé la solution à ce délicat problème. Elles ont tout honnêtement réquisitionné pour leur usage personnel les cigarettes paternelles. Et lorsque, chaque décennie, Papa Carletti revient du bureau de tabac de la place Victor-Hugo avec ses deux paquets, il doit les remettre à ses deux filles.

— Et pour satisfaire ma passion, dit-il en soupirant, je dois acheter des cigarettes blondes, dont j'ai horreur et bien payer un prix fort ou les me procurer chez le pharmacien de ces infâmes mélanges qui empestent mon appartement.

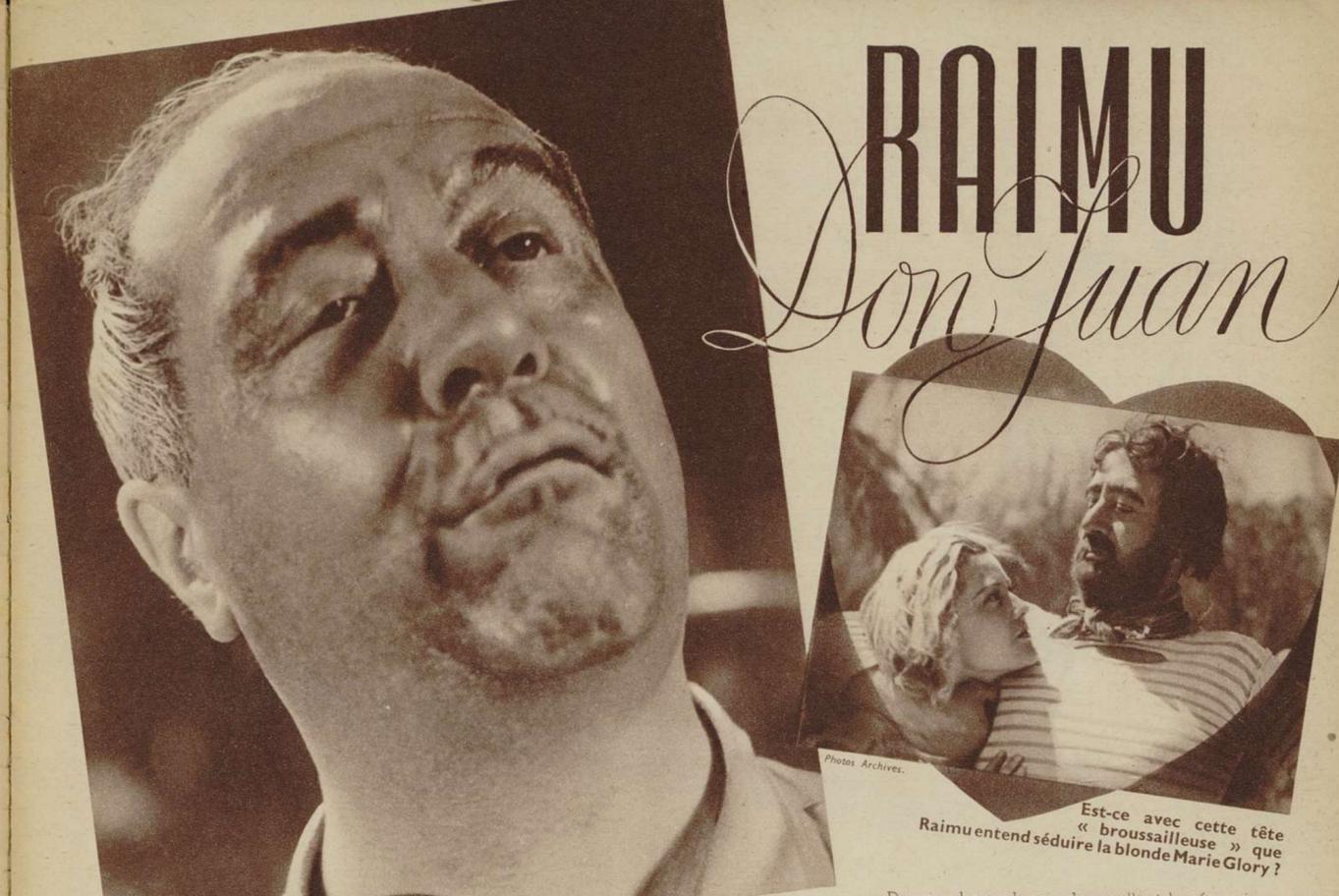


Photo Harcourt.

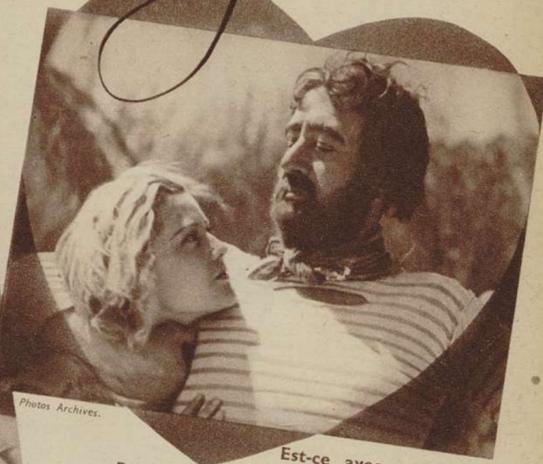
UN "MOI" QUI N'EST PAS DOUBLE

Sacha Guitry met en scène *Le Destin de Désirée Clary*. Un photographe s'approche de lui et le prie poliment de vouloir bien poser devant l'objectif. Après une longue mise au point pendant laquelle Sacha s'impatiente, il prend un premier cliché et s'écrie : « Ne bougez pas, je vous en supplie, je vais doubler. » Alors Sacha très énéryé : « Ah ! non, monsieur, non ! je ne veux pas que vous me doubliez ! »

Instantanés



RAIMU Don Juan



Est-ce avec cette tête « broussailleuse » que Raimu entend séduire la blonde Marie Glory ?

Et sur l'écran, c'est encore lui qui triomphe, lui, le Grand Raimu...



Un baiser de Raimu ? Renée Saint-Cyr a l'air toute émue et ravie...

C'est une magnifique bête de théâtre. Et, dans cette étrange ménagerie, il est le lion trappu à la lourde crinière, à la paupière mi-close. Regardez-le marcher lorsque vous le rencontrez sur l'avenue des Champs-Élysées. Jamais pressé, son pas le même majestueusement, ses gestes sont protecteurs, sa voix ample. Il est le Roi et son Chambellan. On a l'impression qu'à la fois il s'annonce et apparaît.

Naturellement, si l'acteur n'est jamais critiqué, l'homme a sa légende, qui n'est pas flatteuse. Le mot le plus dur qu'on ait jamais écrit sur Raimu est de Michel Duron. « C'est le génie aux mains d'un crétin ! » assurait-il froidement.

Le reproche le plus cruel qu'on lui fasse est d'être avare. Tout cela est excessif. Raimu n'est pas un crétin et il n'est pas avare.

Seulement il faut éviter de lui parler d'autre chose que de théâtre.

Et si l'on trouve pas nécessaire de dilapider un argent dont quelques dures années lui ont appris à connaître la valeur, son porte-monnaie n'est pas si rebelle à s'ouvrir qu'on veut bien le dire.

N'est-ce pas lui qui refusa d'être payé par Sacha Guitry dans un film où il n'avait même pas le principal rôle, simplement parce qu'il

considérerait comme une joie le fait de collaborer avec l'auteur de « Mozart » ?

« Ce serait trop cher, dit-il dignement. S'il fallait me donner mon cachet habituel, nous ne pourrions nous entendre... Comme Sacha Guitry insistait :

— Vous offrirez une babiole à ma femme, conclut-il.

La babiole fut somptueuse. Un bracelet de diamants parvint, un beau matin, à Mme Raimu. L'artiste, sincèrement touché, était confus devant cette munificence. Il n'avait pas estimé son interprétation supérieure à l'achat d'un beau sac ou d'un bibelot ancien. Dirait-on après cela que cet orgueilleux manque de simplicité ?

D'ailleurs, son mépris pour les producteurs vient de plus haut. Les discussions financières le fatiguent, les combinaisons le dégoûtent. Raimu sait ce qu'il vaut et il n'aime pas tourner.

Pour le déranger, les producteurs doivent d'abord l'amadouer. L'argent le tente quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, parce qu'une seule fois sur cent on lui propose un beau rôle. Mais alors il envoie tout promener. Son vieil instinct le pousse sur le sentier de guerre pour livrer une bataille qu'il gagne toujours.

La plupart du temps, c'est son ami, un auteur du Midi, qui lui offre ce beau rôle. Et Raimu commence par refuser, car entre ces deux hommes il y a une rancune permanente. Ils ne savent plus exactement pourquoi, mais leurs querelles sont retentissantes. D'un voyage à l'autre ce sont des mots blessants, des disputes orageuses.

— Jules est impossible, il se croit devenu le plus grand acteur du monde, clame l'auteur marseillais.

— S'il pense, ce petit foutroquet, qu'il va m'imposer sa volonté ! rugit l'irascible vedette.

Heureusement, quinze jours avant le premier tour de manivelle, tout s'arrange. — Tu ne vas pas me faire ça à moi, concède l'auteur à son interprète ; voyons, Jules, tu sais bien que j'ai besoin de toi...

— Va, donne-le-moi, ton texte, je ne peux rien te refuser...

De grandes embrassades scellent la réconciliation... Jusqu'à ce que ces deux incorrigibles tempéraments prennent le dessus. Pourtant, chose étrange, ce Méridional, s'il aime « descendre » vers son pays natal, adore vivre à Paris.

Il n'est pas comme l'auteur des « Marchands de Gloire » un fervent de l'espadrille. Au contraire, son élégance est impeccable. Il préfère le grand restaurant au bistro, l'habit au veston d'intérieur. Il est de ceux qui se désolent du laisser-aller vestimentaire de l'époque, regrettant le temps où l'on s'habillait pour aller au théâtre et dîner dans les boîtes.

S'il affectionne tant le bar du Fouquet's, c'est parce qu'il y retrouve cette effervescence légère et dorée qu'y entretient le petit baron Untel, le coulissier Machinchose, toute une faune qui ne s'occupe que de chambrs de courses, de dettes de jeu et de jolies femmes.

Car vous ne le soupçonnez peut-être pas, mais Raimu est un grand séducteur. Les plus ravissantes vedettes, les plus connues, les plus brillantes ont eu, pour lui, des faiblesses ou des bontés.

« Il est si gentil ! » disent les plus jeunes, et puis il me donne des conseils...

Et c'est vrai. Raimu leur donne des conseils. Sur la façon de jouer la comédie, d'acheter une automobile, de placer leur argent.

Olympien, il est craint. Roi, il est respecté. Derrière sa table, au café, il rend la justice. Devant les caméras, au studio, seule sa volonté se manifeste.

Et sur l'écran, c'est encore lui qui triomphe, lui, le grand Raimu. Et ce grand bonhomme, le public se moque bien de savoir que c'est un « petit Monsieur ».

Frédéric STANE.



Air conquérant, fine moustache, Raimu est toujours un bel homme...



Une caricature de Wagner, chef d'orchestre...

Wagner et le Cinéma

écoute Wotan.

Une petite maison : l'Asile, près de Zurich, est pleine d'échos sonores. La caméra se rapproche et voici Richard et Mathilde au piano, jouant, se souriant, se confiant leurs projets et tout près de s'assurer leur amour. Non, car Mathilde est mariée et Richard également. Alors Wagner quitte brusquement la colline verte pour Venise. Après une violente scène de jalousie de Minna, Richard revient à Paris. *Tannhäuser* est sifflé à l'Opéra.

Richard Wagner est l'homme du XIX^e siècle sur lequel on a le plus écrit dans toutes les langues du monde.

Comment s'étonner alors de la nouvelle selon laquelle, après Beethoven, après Berlioz, le cinéma va essayer de reconstituer pour un vaste public, sa vie légendaire.

L'existence de Wagner est un thème dramatique tout à fait au point.

Rien ne manque au scénario, ni les extérieurs riches d'atmosphère, ni les grandes scènes d'idylle, les images de luttes pathétiques, les visions de fuite et d'exil, les gros plans d'adorables visages de femmes en proie à l'amour ou à la jalousie. Il n'y manque même pas quelques gags.

Représentez-vous de quel mystérieux halo d'Histoire peuvent s'entourer ces quatre chiffres jetés dans le rectangle de l'écran : 1813... C'est l'année de la Bataille des Nations. L'empire napoléonien s'écroule tandis que l'Allemagne affirme sa volonté de vivre. Il y a cent mille morts aux portes de Leipzig. Quelque part, dans une des sombres rues qui sillonnent les patrouilles sanitaires, un enfant naît : c'est le petit Richard Wagner.

Toute son enfance, dans l'un de ces curieux milieux artistiques de la vieille Allemagne, est traversée de traits exceptionnels se prêtant admirablement au cinéma. Le voici à huit ans exécutant avec maestria deux morceaux de Weber tandis que son beau-père à l'agonie lui prédit son avenir musical. A onze ans, on retrouve le jeune Richard en train d'écrire à la plume d'oie un drame très noir et très violent : *Leubald*.

Enfin, à quinze ans, c'est l'échec cuisant de sa première ouverture, ouverture dans laquelle il avait introduit, toutes les quatre mesures, un coup de timbale fortissimo. Vous voyez d'ici les grimaces des auditeurs dans la vieille salle de l'Université de Musique de Dresde.

A partir de vingt ans, ce sont des tribulations sans nombre. Wagner connaît toutes les misères de la vie de théâtre dans les petites résidences allemandes. A vingt et un ans, il est chef d'orchestre à Magdebourg, mais naturellement le théâtre fait faillite. Heureusement il y a l'amour : Richard vient d'épouser la jeune et charmante actrice Wilhelmine Plauer, sa Minna..., et le voici en mari très pauvre et très malheureux d'une actrice fort belle et très entourée.

La vie roule, les images courent. Le jeune Maître boucle et déboucle ses valises : c'est Königsberg, c'est Riga où il écrit son fameux *Rienzi* plein de sensualisme et d'amour de la vie. Partout c'est la faillite. Qu'importe, il va droit à Paris. Là, c'est la misère noire tout le long de ses logis qui portent maintenant une belle plaque commémorative.

Mais coup de théâtre ou plutôt coup de cinéma : son *Rienzi* est accepté au Théâtre Royal de Dresde. Wagner travaille comme un forçat pour le prix du voyage. Et le 20 octobre 1842 c'est le triomphe. Du jour au lendemain, il devient l'auteur à la mode.

1848 ! Dresde est pleine de rumeurs révolutionnaires — encore une excellente atmosphère cinématographique. Par pur idéalisme, Wagner est compromis. On l'accuse d'avoir mis le feu à l'Opéra et au Palais. Il s'enfuit à Zurich. C'est l'exil pendant douze années. Heureusement, il y a son fidèle ami Liszt. On voit très bien les deux grands musiciens dans de familières conversations philosophiques et musicales. Mais le génie ne tarit pas. En 1852, c'est *l'Or du Rhin*. En 1856, *Siegfried*. Puis l'exil lui pèse. A cette époque, il écrit à Liszt : « Je ne crois plus à rien, je n'ai plus qu'un désir, dormir... »

Juste à ce moment, Wagner fait la connaissance d'une femme merveilleuse : Mathilde Wesendonk. Elle a vingt-quatre ans. Elle l'écoute comme Brünnhilde

Le secrétaire du roi Louis II de Bavière le mande auprès de son maître qui lui offre l'Opéra de Vienne... Il est facile de se représenter le caractère dramatique de la démarche de l'envoyé secret. C'est encore la gloire accompagnée d'amples déchainements symphoniques. Mais c'est encore les coterie contre lui et deux ans plus tard l'exil à Tribschen. Enfin ce sont, dans la petite villa solitaire au bord du lac de Lucerne, six années de calme bonheur. C'est là qu'arrive un beau jour Cosima de Bülow. Elle a quitté son mari pour rejoindre Wagner et l'épousera quatre ans plus tard. C'est là aussi que le grand Nietzsche vient rendre visite à son pur ami. C'est là enfin que pour la première fois s'élèvent les accents du *Crépuscule des Dieux* et de *l'Anneau de Niebelung*.

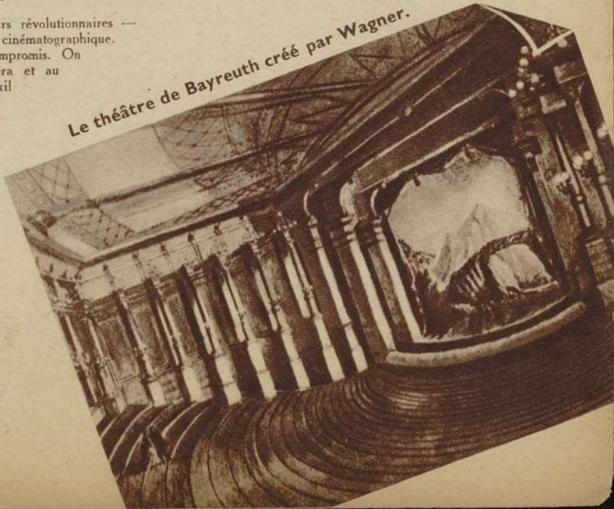
Troisième partie du drame. Le 12 mai 1871, Wagner lance une proclamation pour la représentation de *l'Anneau*. Il ouvre une souscription pour l'édification d'un théâtre modèle à Bayreuth.

En 1876, le théâtre s'achève. La première représentation de *l'Anneau* a lieu. Les fêtes de Bayreuth prennent les proportions d'un événement national. L'empereur Guillaume lui-même vient assister aux journées de *l'Anneau de Niebelung*. La grande bataille est livrée et gagnée.

Mais surprise bien cinématographique : le film n'est pas terminé. Les représentations furent un triomphe de l'art mais le résultat financier était désastreux. Wagner se voit de nouveau au bord de la faillite. Alors il se décide à donner des représentations payantes. Au mois d'avril 1882, *Parsifal* connaît un triomphe éclatant et l'avenir de Bayreuth est assuré. Dénouement : Wagner meurt à Venise, de la plus belle mort : foudroyante, au travail, en pleine composition musicale.

Si le film de Wolfgang Liebeneiner sur Wagner porte surtout sur l'histoire de Bayreuth, c'est sans doute parce que Bayreuth est le couronnement de cinquante ans de luttes pathétiques. Il est facile d'imaginer les échos des grandes œuvres qui formeraient le titre sonore du film. Parti de 1813 et d'un grand orage digne de Beethoven au-dessus de Leipzig, les relais symphoniques se feraient au-dessus d'un siècle plein d'épopées pour aboutir en 1882 aux accents de *Parsifal* emplissant de leurs échos les rues d'une charmante petite ville allemande, lieu de pèlerinage du grand art triomphant.

Paul BODIN.



Le théâtre de Bayreuth créé par Wagner.

Par 10° au dessous de 0



Vedette, habilleuse, maquilleur, fraternisent autour du brasero.

Il y a longtemps que j'ai constaté que le jeudi était pour moi le jour des décisions désastreuses.

Ce jeudi où j'ai emmené Jean-Pierre (mon fils : huit ans) voir tourner « Le Destin d'Aimé Clary », aux studios Gaumont, n'a pas fait exception à la règle.

Pendant que je bavarde avec Sacha Guitry, qui bien que fort occupé (on le conçoit) ne se départ jamais de cette courtoisie, de cette politesse de bon ton, qui font du travail avec lui un enchantement dans un climat aimable, si rare au cinéma ! mon fils s'est emparé de la boîte du maquilleur de la ravissante Geneviève Guitry ; et là où j'avais laissé un petit garçon pâlot, je retrouve une façon de toux, pour le moins inopportune. Ce qui lui vaut de la part du Maître, un rappel à l'ordre qui se termine par ce « mot » :

— Ici, jeune homme, il faut se résigner à être invité... ou évité !

— Où c'est qu'il est Napoléon ?

— C'est le monsieur qui t'a fait les gros yeux, il y a un instant...

— Ah ? je croyais que c'était le metteur en scène...



Désirée Clary allie l'élégance et le confort... La couverture de bure sur la robe de tulle...

SACHA GUITRY

NAPOLEON

S'ÉPREND DE

GENEVIÈVE GUITRY

DÉSIRÉE CLARY

— Mais c'est lui également...
— Ah ? eh ben, l'auteur, où qu'il est ?
— C'est lui aussi...

Et comme tout à l'heure, j'ai dit à Jean-Pierre que le rôle joué par Jean-Louis Barrault, dans son bel uniforme, était celui de Napoléon jeune (autrement dit Bonaparte), j'ai l'impression que mon fils rapportera, de cette visite, la certitude que le cinéma est un climat qui ne me vaut rien...

— Tu vois, ce monsieur, Jean-Pierre... c'est Aimé Clariond.
— Désiré !
— Comment « Désiré » ?

— Oui... Désiré Clariond...
— Que tu es bête !... Tu confonds avec le titre : « Le Destin d'Aimé Clary »... de Désiré Clariond... de Désirous Clary... zut ! tiens, tu me fais bafouiller !

— Les trois dames, là, sur le canapé... qui c'est ?

— C'est Geneviève Guitry qui fait le rôle de Désirée Clary jeune, Germaine Laugier qui fait le rôle de Mme Clary mère, et Yvette Lebon, sœur de Désirée Clary...

— Alors, Napoléon, il aimait les trois ?

— Mais non, il n'aimait que Désirée Clary. C'était son premier amour et c'est le sujet du film...

— Mais... puisque c'est sa femme !

Inutile de tenter d'expliquer quoi que ce soit à ce gosse, qui est d'ailleurs passé à un autre ordre de préoccupations, et qui, devant la splendeur des vêtements de ces dames, s'exclame :

— Les belles robes ! Tout en rideau, mon tueur !

Je commence à trouver que mon séjour a assez duré ici, et que l'on nous a assez remarqués comme cela. Alors je tente d'entraîner Jean-Pierre par la main. Mais (ô déveine !), il vient d'apercevoir Jeanne Fusier-Gir, costumée en servante de l'époque, une coiffe curieuse sur la tête. Telle quelle, la silhouette me rappelle quelque chose. Mais quoi ?

— Bécausine !... hurle mon fils, qui a trouvé avant moi.

Ajouterai-je que cela jeta un froid, malgré la gentillesse de la spirituelle Jeanne Fusier, qui a la bonté de sourire de l'impertinence du gamin ?

Ajouterai-je que l'on nous conduisit poliment mais fermement jusqu'à la porte de la rue ?

Ajouterai-je enfin que je ne suis pas prêt de remettre les pieds au studio Gaumont ?

Non, n'est-ce pas ?

Vous l'aviez peut-être deviné...

JEAN GUIGO.

Photos N. de Margali



Jean-Louis Barrault en Bonaparte écoute les instructions de Napoléon qui n'est ici que metteur en scène...

Et voici la partie de cartes dont nous avons donné l'extrait dans notre numéro de Noël (Napoléon, Talma, Talleyrand et Cambonne).

Lettre à Brigitte

sur la mise
en film
et la mise
en pièces...

Ma chère Brigitte,

Je ne voulais pas revenir encore une fois sur la question des sujets de film, des auteurs et des scénarios. C'est toi qui m'y obliges en me demandant de l'expliquer pourquoi Marcel L'Herbier a spécifié qu'il a fait la « mise en film » et non la « mise en scène » d' « Histoire de Rire ».

C'est que, vois-tu, Marcel L'Herbier, comme son regretté collègue Louis Delluc, qui inventa le mot « cinéaste », eut toujours le souci de doter le cinéma d'un vocabulaire exact. D'autre part, il ne cessa jamais de déplorer la tendance paresseuse du cinéma parlant à mettre, comme il disait, des « pièces en conserve ». Certes, il lui est arrivé de porter à l'écran des succès de la scène : comme à d'autres, mais moins qu'à d'autres : guère plus de trois en dix ans. Cela t'explique un scrupule qui paraît tardif, superflu, mais qui n'est pas sans malice, au moment où les producteurs semblent de nouveau incapables de se considérer autrement qu'un directeur de tournées.

Ainsi, quand paraissent coup sur coup *Le Pavillon brûlé*, *Mamouret*, *Les Jours Heureux*, *Histoire de Rire*, en attendant *Boléro* et dix autres pièces filmées, Marcel L'Herbier précise qu'il traduit consciencieusement ce mode d'expression cinématographique autonome qu'il a contribué à créer en France à la « belle époque » du cinéma muet. Ses premiers films — tu es trop jeune pour les avoir vus dans leur éclat et à leur place — furent, pour l'affirmation d'un style cinématographique français, autant de tentatives hardies et de victoires partielles avant la totale réussite de son *Feu Mathias Pascal*. Ne contondis pas avec la version parlante tirée plus récemment du même livre de Pirandello.

Cela dit, la mention « mise en film » vaut bien celle de « mise en scène », expression du métier théâtral assez fautive, puisque au cinéma, le metteur en scène ne doit pas encadrer une représentation dans la boîte ouverte de la scène, mais faire un récit en images et animer des personnages dans le plus grand nombre possible de décors naturels ou construits.

Le terme allemand « spieilleitung », direction du jeu, est moins faux, mais reste incomplet, puisqu'il ne précise pas que le directeur doit être en même temps « compositeur d'images » ; — et cela serait particulièrement valable pour les cinéastes allemands héritiers de leurs ancêtres peintres : de l'incomparable Murnau à l'artiste très doué qu'est Veit Harlan.

Je propose donc, pourquoi pas ? le terme « cinégraphie ». Le verbe grec « graphéin » s'applique également au tracé de la lettre et du dessin ; et ne penses-tu pas avec moi, Brigitte, que le maître metteur en scène, le véritable auteur de films, le meneur du jeu, le réalisateur, bref l'authentique cinégraphie, devra à la fois concevoir ou recréer son scénario, diriger ses interprètes et composer ses images ?

Toutefois, l'expression « mise en film » ne serait pas mauvaise en soi si elle ne s'appliquait pas à une œuvre théâtrale. En effet, mettre une pièce en film, c'est, pour l'adaptateur et le réalisateur, plus exactement la « mettre en pièces ».

Tu vas comprendre. Je n'ai aucune prévention contre la transposition d'une pièce en film, pourvu que le résultat soit bon et agréable. *Mamouret* aurait dû faire un film aussi savoureux que l'était la pièce de Jean Sarment. Hélas ! les cinéastes sont souvent paresseux, ou pressés, et ils veulent garder

intact tout ce qui est tournable dans l'œuvre choisie. Ils se contentent donc de disperser les personnages que l'auteur dramatique a eu parfois assez de mal à réunir dans le même décor et à les faire bouger.

Le cinéaste chargé du dépeçage d'une pièce ne supporte pas qu'un acteur s'assiede. Il faut qu'il remue coûte que coûte. Il faut qu'il coure, qu'il se déplace, et surtout qu'il sorte dans la rue ou prenne le train pour la campagne ; car la maison, c'est encore du théâtre ; alors, on le promène « en extérieur », et messieurs les critiques, reconnaissant au passage la plage de Biarritz, le vieux port de Marseille ou la neige de l'Alpe d'Huez, écrivent que « de beaux paysages viennent opportunément aérer l'action ».

Tu parles ! En somme, il suffit de monter son appareil à 1.000 mètres d'altitude, en plein air, ou de le mettre continuellement sur des roulettes au studio, pour attraper ce fameux « mouvement » qui est l'élément capital du « vrai cinéma », puis de montrer tout ce qui se passe pendant les entr'actes, et de faire voir ce que racontent les acteurs ; enfin de hacher, en morceaux épars, les scènes adroitement « installées » par l'auteur.

Sinon, il n'y a qu'à condenser le texte et à le faire dire par de bons comédiens, qu'on se contentera de photographier en donnant au spectateur l'impression qu'il est en même temps dans le trou du souffleur et au quinzième rang d'orchestre, avec des lunettes (pour les premiers plans).

L'idéal, pour un scénariste capable, c'est d'avoir à adapter une pièce mal écrite et mal faite, traitant un bon sujet. Il garde alors le fond de l'action et refait du neuf, c'est-à-dire qu'il construit un film. En revanche, sitôt que la qualité d'un ouvrage l'amène à le respecter, à en sauver des passages entiers, il est condamné à faire du « théâtre filmé ». Alors, deux cas se présentent : ou bien servir le plus loyalement possible une œuvre qui vaut la peine d'être répandue, ou bien vouloir coûte que coûte faire « du cinéma » et, pour vainement sacrifier à cette esthétique, démolir la pièce. Quand elle est bonne, c'est dommage ; c'est même, pour employer une de tes expressions préférées, « tristement désolant ».

Depuis dix ans, de combien de sacrilèges n'avons-nous pas été coupables à l'endroit d'œuvres sacrées ou prétendues telles. Te rappelles-tu les accès de rage de cet auteur qui possédait théâtre sur le Boulevard ? Pour ma part, je crois bien m'être fait traiter de sauvage, par feu le très courtis M. Francis de Croisset, pour avoir coupé dans *L'Épervier*, entre autres répliques :

« Des Grioux, pour tricher, il lui fallait Manon L... » à laquelle il tenait comme à une perle unique.

Mais revenons à la mise en film d'*Histoire de Rire*, dont l'adaptation a été faite par son auteur lui-même, puis du zèle excessif du néophyte ; Armand Salacrou s'est empressé de démembrer son œuvre et de la désarticuler. D'une pièce écrite d'une main sûre, pleine, solide, sans cesse captivante et riche d'un humour amer, très personnel, il a fait une comédie hachée en petites scènes, impromptues, habiles et amusantes, certes, mais à travers lesquelles, dilués, noyés, les caractères n'ont plus le moyen, plus même le temps de s'affirmer, et ils finissent par nous échapper.

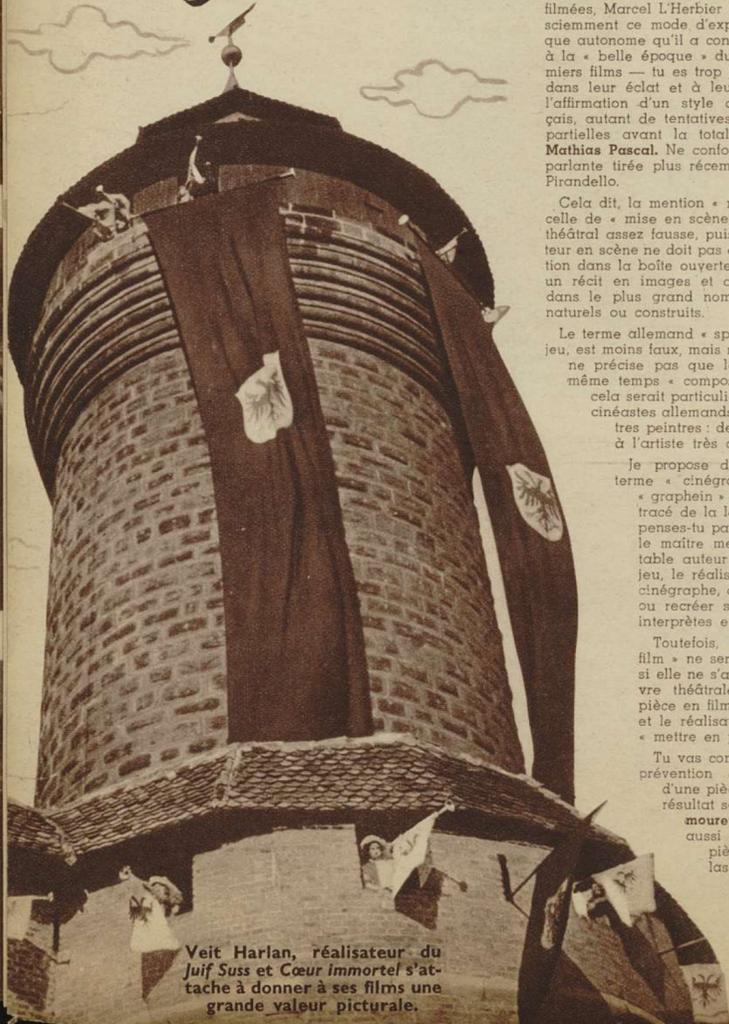
Ainsi, après tant de courses, de pirouettes, d'intermèdes et de bousculades, lorsque, pour les scènes finales, les personnages peuvent enfin souffler et retrouver le rythme normal de l'action, le dénouement, qui n'est pas joyeux, paraît presque insolite. On a cru voir se dépenser des fantoches, alors qu'il s'agissait d'être aimant et souffrant, non dénués de cœur ni d'âme. Comme quoi l'on n'est jamais si bien traité que par soi-même.

Puisque c'est la saison des vœux, souhaitons, veux-tu, Brigitte, qu'Armand Salacrou prenne un de ces jours sa revanche, en écrivant directement pour l'écran une histoire à sa façon, qui est loin d'être mauvaise.

J.-G. AURIOL.

Illustration de Marcelle Routier.

Photos Tobis-Films.



Veit Harlan, réalisateur du *Juif Süss* et *Cœur Immortel* s'attache à donner à ses films une grande valeur picturale.

LE DERNIER ROUND

Il y a de la boxe, des coups de poing et des coups de gong, des knock-out, des séances d'entraînement, des matches. Il va gagner. Non, il faiblit. Il est perdu. C'est fini. Pas encore. Il reprend courage. Il domine. Il gagne. Il est champion d'Europe. Son manager est bien content. Mais où est la femme qu'il aime ?

Partie. Pourquoi ? Oh ! parce qu'elle aimait à la fois le manager et le champion et qu'elle ne voulait pas choisir. Ou alors, pour ne pas gêner la carrière de l'homme qu'elle aimait. Les femmes ne valent rien aux champions.

Nous avons vu cela vingt fois. On le revoit avec plaisir car tout cela est bien fait, bien mené, par un metteur en scène — Werner Klingler — qui connaît son métier sur le bout de la caméra, et bien joué par d'excellents comédiens, dont Attila Hörbiger et Camilla Horn sont les principaux et peut-être aussi les meilleurs.

FIÈVRES

Ce film est bien fait, si l'on considère qu'il a été réalisé pour faire entendre un chanteur et qu'il ne manque pas son but. La T.S.F. fonctionne. Le disque tourne. C'est toujours lui qu'on entend. Le voici à l'Opéra, interprétant *Don Juan*, poussant la chamsonnette à un gala de bienfaisance ou à l'issue d'un banquet, s'accompagnant à l'orgue pour chanter des cantiques dans le cloître où il s'est retiré en fin de compte.

C'est M. Charles Méré, en écrivant le scénario de *Fièvres*, qui a donné à Tino Rossi tant d'occasions de faire entendre sa belle voix. Mais il serait plus exact de dire : « Les scénarios de *Fièvres*. » Car il y en a deux en un seul qui divisent le film en deux parties inégales et qui n'ont guère de rapports entre elles. Ce sont deux aventures amoureuses très différentes auxquelles Jean Delannoy a donné l'unité de sa mise en scène ; Henri Goublier, la parure de sa musique — sans oublier celle de Mozart —, et Tino Rossi, le charme de sa voix.

Madeleine Solagne, Jacqueline Delubac et Ginette Leclerc participent aux amours du ténor avec des talents divers. Madeleine Solagne est plus émouvante, Jacqueline Delubac plus fine, Ginette Leclerc plus captivante. Jacques Louvigny est un comique très fin et qui ne rate pas ses effets et René Génin, comme Lucien Gallas, sont deux bons comédiens sur lesquels un auteur peut se reposer.

Mais quelle idée curieuse on se fait des journalistes au cinéma en général et dans *Fièvres* en particulier. Sans rancune.

LE MUSICIEN ERRANT

Le film respicendit de la musique de Jean-Sébastien Bach, qui est une des plus admirables qui soient de la musique aussi de Friedmann Bach — son fils — qui ne semble point à dédaigner, elle non plus. Mais il ne s'agit pas que de musique. Il y a un film.

Il se déroule calmement, tendrement, simplement, au rythme de la musique du grand compositeur. C'est l'histoire de Friedmann Bach qui pleure sous le fardeau du génie de son père et dont l'orgue veut dépasser l'œuvre paternelle. Il ne veut pas être uniquement un recommencement comme on le lui demande, mais une continuation. Il se brûlera les ailes à la poursuite de ce rêve immense et mourra dans la misère, après avoir mené une vie errante semée d'insuccès.

Le film est bien mis en scène par Trangott Muller, avec goût, avec sérénité, avec pondération. Avec adresse aussi, car le metteur en scène a su faire entendre la musique immortelle sans que l'image se désintéresse d'elle et cesse d'être attrayante, ce qui n'est pas tout

Didier DAIX.

semaine

Photos U. F. A. - A. C. E. - Tobis et Régina.



Trois jeunes et charmantes interprètes du « Dernier Round » : Camilla Horn, Maria Sazarina, Charlott Daudert.



Tino Rossi et Jacqueline Delubac, le couple passionné de « Fièvres ».

Gustav Gründgens incarne avec conviction le malheureux fils de J.-S. Bach avec sa charmante partenaire Leni Marenbach.



Croisières

LE ROMAN D'UN
FILM... (IV)

Sidérales

par JEANDER

Voici l'extraordinaire horloge humaine qui incitera les amateurs d'espace à s'embarquer pour une croisière sidérale qui sera en même temps pour eux une mystérieuse cure de rajeunissement.

MONSIEUR XAVIER, MACHINISTE 1965, A DÉCROCHÉ LA LUNE

Oh! je sais bien, comme on me l'a déjà fait comprendre sur le plateau (gentiment sans doute, mais tout de même un peu trop clairement), que je devrais parler de tel ou tel acteur ou de tel technicien dans ce quatrième article.

Qu'ils se rassurent, je ne les oublierai pas puisqu'ils ont des mérites certains et un talent reconnu, mais je prendrai la liberté de parler cette semaine de ceux qui, précisément, ne m'ont rien demandé du tout parce qu'ils ont l'habitude qu'on ne parle jamais d'eux : les machinistes et les électriciens.

Le chef machiniste, Samson, dit « Monsieur Xavier », a perdu depuis longtemps l'habitude de s'affoler. Il est là, tranquille, impassible, dans un coin de décor, attentif à satisfaire aux désirs les plus saugrenus des metteurs en scène (et Dieu sait s'ils en ont !) sans jamais s'étonner de rien.

Quand vous verrez « Croisières Sidérales », quand vous verrez passer au loin des aérobis 1965, quand on vous fera voir de près le monde interplanétaire et d'innombrables curiosités que je n'ai pas le droit de vous révéler pour le moment, songez que M. Xavier y a tra-

Violette Briet a quatorze ans et demi partira, elle aussi, pour le royaume des étoiles et restera sur l'heureuse planète Vénus. Petite étoile deviendra grande...

vaillé avec son équipe : Machellet, Lucien (grand maître de la claquette), Craissac, Lallemand, Amacy, sans oublier Nadé qui, avec son ami Lucien touche à tout, ont planté des milliers de clous au dernier moment, fait des centaines de raccords de peinture « in extremis » et semé sur le plateau des myriades d'étoiles tout le long du film.

C'est bien simple, pour « Croisières Sidérales » André Zwobada a demandé la lune...

Les machinistes la lui ont donnée...

Quant aux électriciens, ils lui ont donné du soleil au kilowatt.

Le chef électricien du plateau s'appelle Jean Fourrage. C'est un grand garçon blond, vif, précis et qui a derrière lui dix ans d'éclairage de studio. On le voit toujours le nez en l'air pour surveiller ses solars, ses môles ou ses lampes à incandescence dites « gamelles » ou encore « loupioles ».

Lui, il est au sol avec Fafa (Raphaël), son second,

Le quart d'heure de l'habilleuse... on en profite pour se chauffer un peu.



Jean Dasté ne semble pas content... et pourtant quel charmant entourage.

ainsi que les nommés Bébér, Maurice et Louis ; les autres sont dispersés là-haut sur les passerelles : Léon Longuet, Pierrot dit « Sac à vin » ou « Pied de vigne », Michel dit « La Mîche » prisonnier libéré depuis deux mois de Prusse orientale et quelques autres dont Charlot Dubron, ignorant le vertige et qui se ballade aussi tranquillement à 20 mètres de hauteur sur un plancher de 20 centimètres de large, que vous ou moi sur le Pont-Neuf.

On l'appelle « Charlot la voltige » ou encore « Charlot le menteur », pour sa façon d'impénétrable.

Tous ont, en moyenne, une trentaine d'années, car il faut être jeune, souple et adroit pour ce travail d'acrobate.

Il faut avoir aussi un coffre solide pour résister à la température qu'il fait là-haut, près de cette source de lumière qui est aussi une puissante source de chaleur puisque la température moyenne est de 40 degrés !

Le maximum a été atteint, paraît-il, à Epinay, tandis qu'on tournait le film « 27, rue de la Paix ». Il faisait, sur les passerelles, une température de 68 degrés !

Aussi, quand vous verrez sur l'écran le visage lumineux de Madeleine Solagne, pensez un peu, lecteurs, à ceux qui l'ont éclairé, perdus là-haut sur leurs passerelles. Pensez un petit peu à ces gars de trente ans qui font un travail toujours pénible, souvent dangereux.

Pensez à ceux que vous ne voyez jamais... (A suivre.)

Lucie Ferrald, une nouvelle étoile.

Photos Industrie Cinématographique et Geo Greno.



Carette fait visiter les espaces intersidéraux aux passagers. En face Jupiter, à droite, la voie lactée, à gauche, Sirius, etc... On reconnaît : Simone Allain, Suzanne Dantès, Maupi, Paul Olivier, Tony Jacquot et Violette Briet.

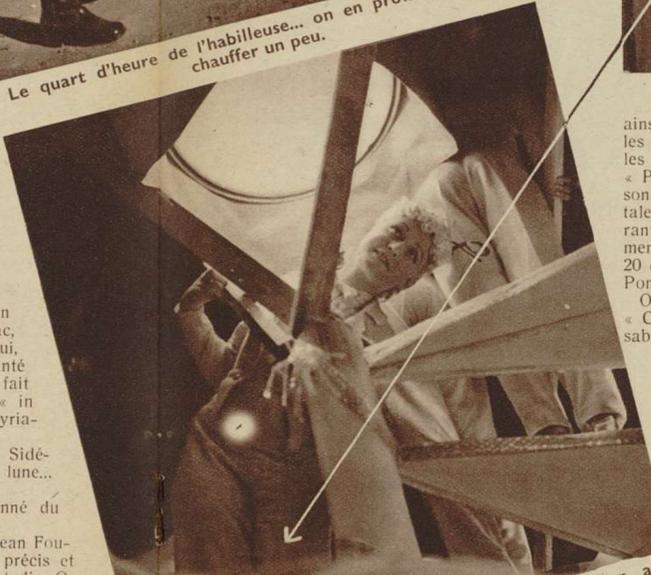
Cette jeune étoile cherche-t-elle... une âme sœur, au firmament ? Les chaussures en flexiglas sont bien gênantes.



Sera-ce là la toilette féminine de notre fin de siècle? Elle est légère, légère... Mode nouvelle ou restrictions?

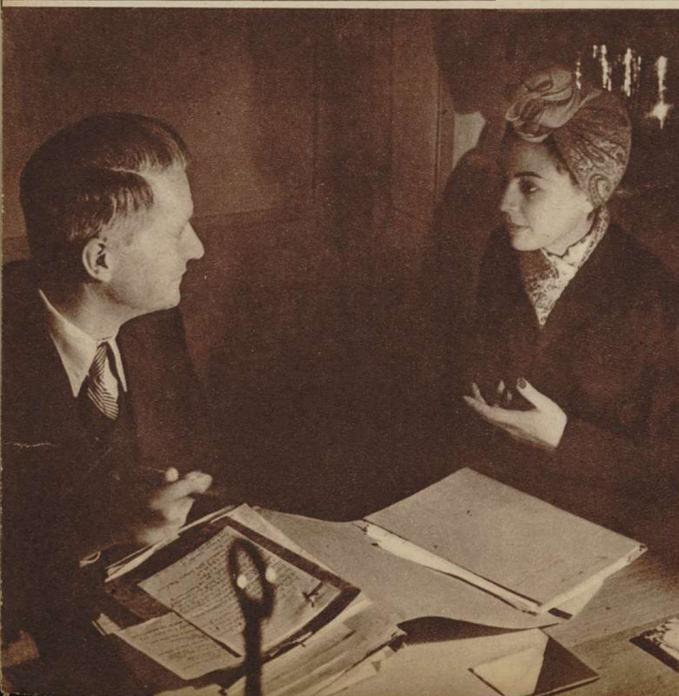
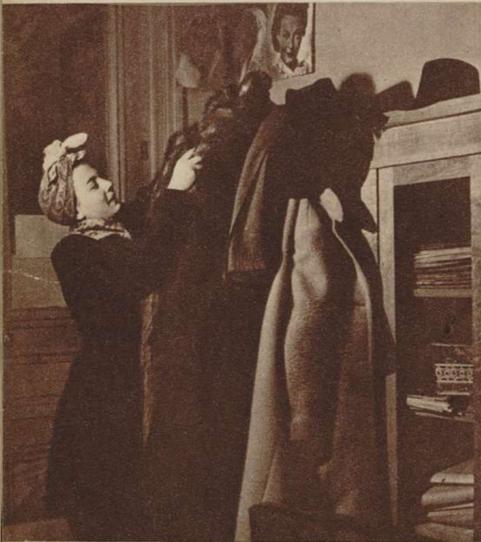


Le charmant couple du film de Zwobada : Jean Marchat et Madeleine Solagne.



Marie Déa est

Mais oui ! Elle a fait un « papier ». Comme vous et moi... Non ! plutôt comme moi... Marie Déa... Vous la connaissez. Ses photos trouées d'yeux et de bouche aux noirs veloutés font croire à une jeune vamp, mais quand elle a cessé d'être timide, c'est une fantasque petite fille, rousse de cheveux, d'yeux et de peau que l'on apprend à connaître. Une petite fille pleine de rires, qui garde dans ses yeux bridés des malices ingénues, qui finit par s'asseoir ou monter sur la table, qui déclame des vers en riant, et en mangeant des chocolats... C'est quand même une star... Et même une star qui tourne... Le Journal tombe à cinq heures. C'est pour cela qu'un beau jour, — est-ce pour se documenter, ou pour nous faire une blague — Marie Déa a déclaré qu'elle voulait devenir journaliste... Et dans sa sagesse, elle a décidé de devenir journaliste cinématographique. « Au moins, je connais la question », s'est-elle dit. Alors, l'aventure commença... Vendredi, 4 heures et demie !... « Ciné-Mondial » On vient de boucler la dernière page... C'est le bon moment... La fin de la semaine prédispose à une gaieté un peu « swing »... Une jeune femme entre... Et pendant cinq minutes, attend... jusqu'à ce qu'enfin un cri la signale : « Marie Déa »... On l'entoure... on la salue... on se prépare à l'interviewer. Mais... « Je viens proposer un article !... » Alors, plus de respect... Marie Déa est devenue un confrère... Pis qu'un confrère, une « bleue » !... En avant pour l'initiation, à grands renforts de ciseaux brandis, de pinceaux agités, de porte-plumes dardés d'un air féroce... Tous les accessoires de salle de rédaction y passent, le massicot, les ciseaux, les règles plates, que, pour une fois, on retrouve... Dans un vol de feuilles blanches, Marie Déa est sacrée journaliste... 4 heures 45. Marie Déa entre dans le bureau du rédacteur en chef... Il est distrait et ne la reconnaît pas... **Tant de manteaux pour un seul porte-manteau. Les difficultés commencent.**



La salle de rédaction de « Ciné-Mondial » est en révolution. On initie Marie Déa.

Photos N. de Morgall

— Voilà, Monsieur, je voudrais vous proposer une interview de Pierre Renoir ! On dirait que le rédacteur en chef se méfie.



Marie Déa joue une journaliste... C'est pour cela qu'on lui a mis au studio un cache-poussière ! C'est, paraît-il, une tenue type !... Elle interviewe son « directeur », Pierre Renoir.



— Voilà mon « papier », Monsieur... — Allez le porter à l'imprimerie...



Interdit à toute personne étrangère au service. Entrons quand même...



Tribulations dans une imprimerie. Le linotypiste pianote sur sa machine.

— Un papier ? Sur quoi ? Pierre Renoir ? Vous avez des choses intéressantes sur lui ? Bon ! Apportez-le demain !... Samedi matin. Au studio. Marie Déa interviewe Pierre Renoir, son partenaire et directeur dans Le Journal tombe à cinq heures. Pour la première fois, une journaliste interviewe son « patron »... Lundi matin... « Ciné-Mondial »... Marie Déa entre chez le rédacteur en chef... — Voilà mon « papier » (elle a déjà l'argot du métier !). Le rédacteur en chef reste calme : — Il est trop tard ! — Oh ! monsieur ! — Alors ! Au galop, portez-le à l'imprimerie... Lundi après-midi, rue Curial. Une grande bâtisse mystérieuse secouée de trépidations. On y sent l'odeur lourde de l'encre grasse, l'odeur d'amande, de la colle blanche, l'odeur âpre du papier neuf... Et elle s'égare... au « marbre », aux « machines », à « la retouche »... Elle a fini par trouver le chemin de « la fabrication ». Et elle a remis sa copie... Que voici... — Bonjour, monsieur Renoir. — Bonjour, Marie Déa. Nous sommes sur le plateau des studios de Saint-Maurice où il fait un froid noir. Nous claquons des dents ; mais le moment de tourner venu, nous quittons pardessus et fourrure et vaillamment nous nous adaptons à l'atmosphère printanière du film. Je dois faire mon reportage. Je suis perplexe, comment m'y prendre ? Poserai-je ces questions qui font toujours mon supplice. Certes non, je redoute trop cette épreuve pour l'imposer à autrui. Et puis je pense qu'un

lecteur n'a rien appris quand on lui dit que telle vedette préfère le bleu ou les artichauts à la crème. Je prends le parti de ne rien demander. Je bavarde avec Pierre Renoir. Il a sur toutes choses et dans tous les domaines des idées bien personnelles. Il me parle des comédiens célèbres qu'il a connus et qui déjà entrent dans la légende, et aussi de la complexité de notre profession. Je lui expose mes doutes, mes craintes, les difficultés que je rencontre à chaque rôle nouveau. Il m'en donne les raisons et les moyens de les vaincre. Il m'explique comment la logique quasi grammaticale d'un texte fait un acteur froid et peu vivant — ô Descartes — alors que l'association d'idées est la vie même. Comment se fait-il, monsieur Renoir, que dans telle phrase je bute toujours sur le même mot ? Comment y remédier ? — Articulez nettement celui qui précède le mot récalcitrant, et vous sauterez l'obstacle. Longtemps j'interroge, longtemps et patiemment il répond. Et cette conversation qui serait certainement un intéressant sujet de reportage devient pour moi un précieux objet de travail. Décidément, j'ai encore trop à apprendre dans mon propre métier pour en aborder un autre dont je ne sais rien. Et puis, que voulez-vous, j'aime tellement le mien qu'il faut me laisser croire qu'il est le plus beau — c'est pourquoi je ne puis en faire un autre — chacun le sien.

REPORTAGE FRANCE ROCHE

MARIE DÉA.

Journaliste



La fabrication. — Enfin, vous ! Eh bien, vous êtes en retard... Votre papier ne passera que dans le prochain numéro.



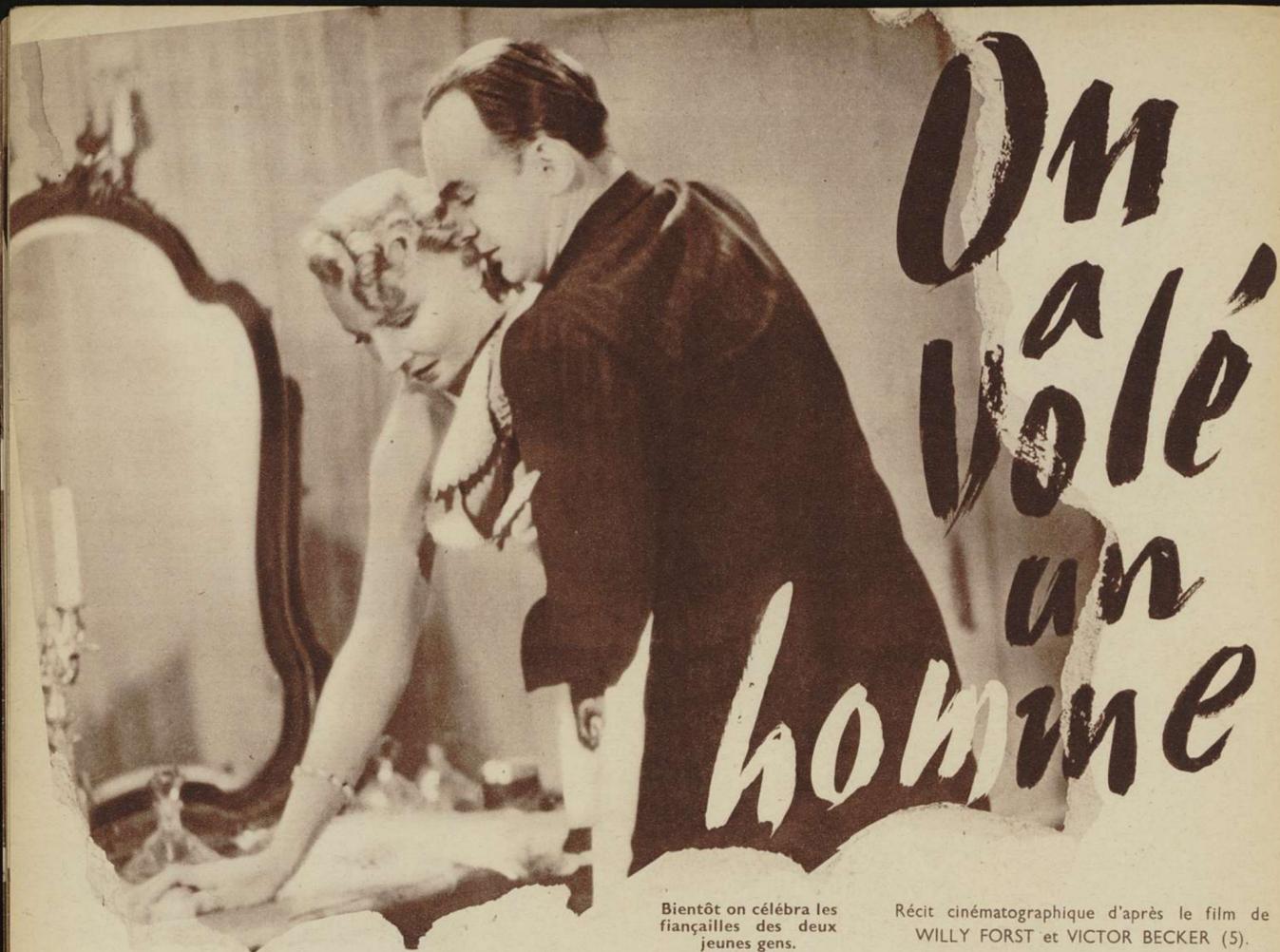
Au « marbre », les « formes » attendent. Marie fraternise avec Belot et Simon, chefs typos.



A la retouche. — Alors, c'est vous, Monsieur, qui retouchez mes photos ?



Le journal sort des machines... Au fond, ça se fait tout seul !



On a volé un homme

Bientôt on célébra les fiançailles des deux jeunes gens.

Récit cinématographique d'après le film de WILLY FORST et VICTOR BECKER (5).

RESUME. — Le jeune expert Sébastien Ott, chargé d'enquêter sur une affaire de vols de tableaux célèbres, est fiancé à une charmante veuve, Erika. Appelé à Prague par son frère, un dévoté, Sébastien est tombé dans un guet-apens. Grâce à l'étonnante ressemblance des deux frères jumeaux, Ludwig Ott, recherché par la police, parvient à faire interner son frère à qui il a dérobé ses papiers, tandis que lui-même prend à Vienne la place et la personnalité de Sébastien...

C'en était assez pour que Baumann, l'instant d'après, tout en bavardant, jouât lui-même négligemment avec les lunettes de l'expert. Un simple regard sur les verres et ses préventions reprenaient le dessus : les lunettes portaient des verres blancs, du verre à vitres, qui n'avait aucun pouvoir d'optique, aucune utilité...

Une aussi troublante constatation l'incita à poursuivre immédiatement ses investigations. Il fallait savoir d'abord ce qu'était ce frère Ludwig. Pour cela, le vieil employé de la Galerie, qui venait de rentrer de vacances, Eberlé, serait peut-être à même de le renseigner. Baumann visait juste. Eberlé ne se fit pas prier pour lui raconter la lamentable histoire qui avait empoisonné la jeunesse de Sébastien et hâta, sans aucun doute, la mort de leur père. Des affaires pas très franches d'abord, car Ludwig, en ce temps-là, travaillait, comme Sébastien, avec le père Ott, à la Galerie. Puis des escroqueries découvertes, des toiles reconnues fausses, les c'ents menaçant, exigeant expertise sur expertise... Le vieux Ott en mourut de déshonneur.

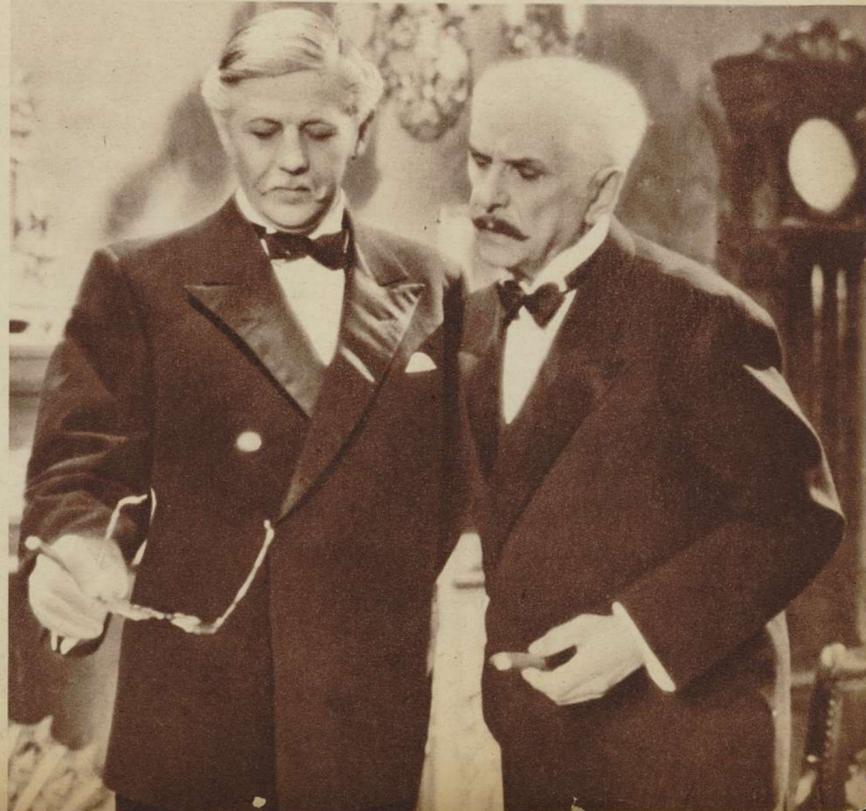
Sébastien, courageusement, fit face à l'orage, paya les dettes, le procès, et obtint enfin, en allant même jusqu'à lui donner pour cela de l'argent, que Ludwig quittât Vienne, en promettant de ne plus jamais faire entendre parler de lui.

Il tint parole ; mais pas jusqu'au bout. Et sans doute préparait-il depuis longtemps l'odieuse machination dont Sébastien était aujourd'hui la victime ! Il avait minutieusement tout préparé, tout prévu, sauf une chose : que Sébastien fût fiancé et qu'il se prit lui-même à son jeu en devenant amoureux d'Erika.

Le charme de la jeune femme agissait sur lui plus violemment chaque jour. Sans doute, il aurait dû alors se souvenir des paroles de Strobl : « Je n'aime pas que les femmes soient mêlées à nos affaires... mais, alors même, il eût peut-être passé outre. Il n'aimait peut-être pas Erika, mais il le désirait. Il ne soupçonnait pas cependant qu'il se dénonçait ainsi peu à peu et qu'il risquait de tout compromettre... »

(A suivre.)

Baumann avait remarqué que les lunettes de Ludwig portaient des verres blancs.



Photos TOBIS-FILMS.

CHAPITRE VII HUGO BAUMANN FAIT SON ENQUETE !

Si, depuis un certain temps déjà, Hugo Baumann avait quitté son métier, il n'avait pas pour cela perdu du même coup son flair de policier.

Baumann, dès qu'il fut au courant, décida en lui-même d'observer d'un peu plus près le prétendu Sébastien Ott.

Il comprit tout de suite aussi qu'il avait auprès de lui l'agent le plus discret et le mieux placé en la fiancée même du personnage, Erika.

Il lui raconta en plaisantant ce qu'il appelait le système de défense du frère Ott de Prague. Mais Erika fut troublée de cette révélation.

— Je suis navré, Erika... mais, je vous en prie, ne prenez pas cette histoire au tragique... Ce ne sont pas les premiers jumeaux qui ont des caractères très distincts. Le fait est courant...

Mais Erika, faisant peut-être déjà certain rapprochement, préféra ne pas poursuivre un entretien qui la peinait plus qu'elle ne pouvait le dire.

— Ne m'attendez pas pour déjeuner...

Et elle s'en fut retrouver son fiancé qui, précisément, prenait congé de l'inspecteur. Lorsqu'ils furent seuls, Erika reprocha doucement à Ott de ne pas lui avoir fait part de cet incident :

— Je sais maintenant ce que tu avais ces jours derniers ; tu voulais me cacher ce qui te tourmentait. Rassure-toi, Sébastien, je ne te parlerai jamais de ton frère ; je l'oublierai comme tu voulais l'oublier.

L'incident s'effaça, et bientôt on put célébrer les fiançailles des deux jeunes gens. Baumann, comme toujours, était de la fête. Il semblait bien qu'il ait oublié, lui aussi, l'existence du frère jumeau et la rocambolesque histoire de Prague.

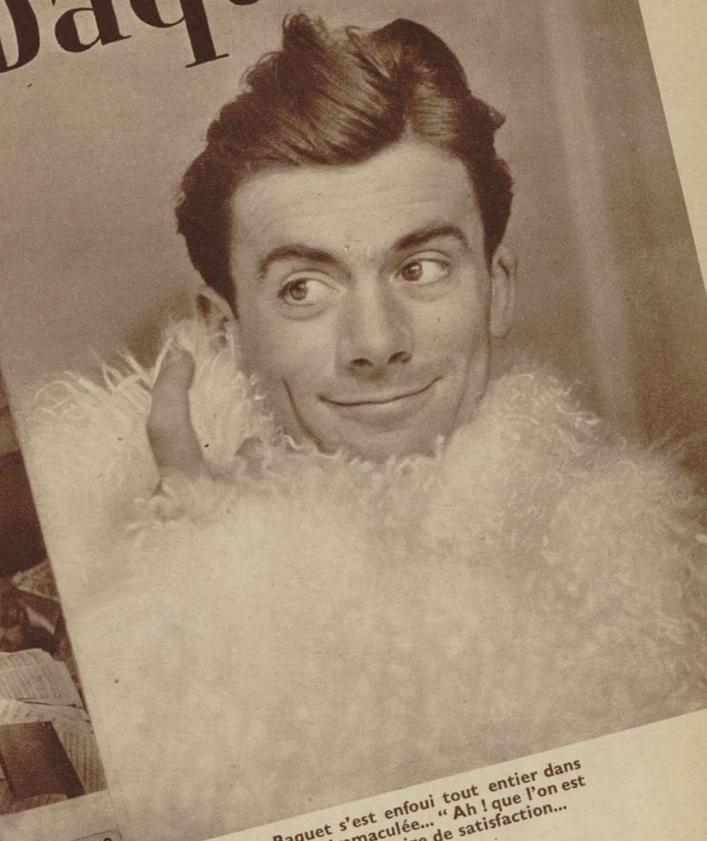
Pourtant, comme l'oncle Rotapfel montrait au futur époux de sa nièce des photos de famille, une phrase d'Erika retint son attention. La jeune femme venait de dire à son fiancé :

— Tiens, tu vois sans tes lunettes ?

"Voulez-vous vous réchauffer avec moi?"

Maurice Baquet

ou le sport en chambre



1.- Maurice Baquet a cherché tous les moyens pour combattre le froid. Tout d'abord un jeu "swing" pour se réchauffer l'âme...

2.- Mais ce n'est pas assez... Pédalons... Voilà un sport qui convient aux jours froids.

3.- Maurice Baquet joue-t-il les potiches ? Non, il est gardien de but dans un match de football en chambre.

4.- Et maintenant, vite, un peu de patins à roulettes... mais l'escalier est un terrain difficile...

Photos N. de Margoli.



Enfin Maurice Baquet s'est enfoui tout entier dans une peau de mouton immaculée... "Ah ! que l'on est bien ainsi !..." dit son sourire de satisfaction...

Le trépidant Maurice Baquet a une façon toute personnelle de suppléer au manque de charbon nécessaire au « confort » de son appartement... Il pratique... le sport en chambre.

Remarquez que, avant de se rallier à cette solution, il a essayé tout d'abord différents procédés bien connus, tels que : s'asseoir sur le coin de sa cheminée éteinte, emmitouflé de fourrures, etc., disant à haute et intelligible voix : « J'ai chaud ! J'ai très chaud ! J'ai excessivement chaud ! » « J'ai chaud ! J'ai très chaud ! J'ai excessivement chaud ! » une bonne centaine de fois... jouer de la musique « Hot » (chaude en javanais) dans une position pour le moins bizarre (chaude en javanais) dans une position pour le moins bizarre avec la puissance et la capacité d'athlète complet de notre ami. Il aurait pu, pensez-vous, s'adonner à des jeux violents (le billard ou la belote « tout atout ») ou boire moult boissons alcooliques ? Eh bien ! non, on est sportif ou on ne l'est pas ! Aussi regardez attentivement cette page, et si le cœur vous en dit, utilisez les recettes suivantes dues à l'ingéniosité, la perspicacité, la sagacité, la vitalité et la fragilité... d'esprit de leur inventeur.

1° Piquez un « sprint » à travers votre appartement sur le vélo (ou à défaut la patinette) de votre progéniture. Lorsque vous serez très entraîné, compliquez la chose en disposant vos chaises en « quinconce » pour exécuter un « slalom » périlleux pour vos meubles !

2° Faites ensuite un « double »... solitaire au... tennis, Perché sur une table (l'air est plus pur), les mains et les pieds munis de raquettes idoines, vous entamez un furiex « set » devant votre glace. Si vous êtes supers-titieux, il vaut mieux, pour ladite glace et les sept ans de malheur qui s'y attachent, employer des balles de « ping-pong ».

3° Si vos préférences vont au football, vous bâtissez des buts avec... ce que vous voudrez, ou plus simplement vous vous placez dans le chambranle d'une porte. Habillez-vous auparavant, et comme il se doit, d'un chandail trop large, de culottes courtes, d'une paire de bas rayés et d'une casquette à visière et à carreaux. Et puis... attendez le ballon ! Comme variante, vous pouvez sauter en l'air et retomber à terre violemment pour vous donner l'illusion d'avoir empêché votre adversaire de marquer un but... et vous en serez doublement content.

4° Après cela, si le froid est par trop rebelle, vous terminerez en descendant en « skis » ou en patins à roulettes vos escaliers... ce qui vous permettra d'aller à l'hôpital le plus voisin où, là, vous serez certainement chauffé !

Maurice BAQUET.

P. c. c. Guy BERTRET.

... et dans le film "Les Niebelungen", l'épopée allemande.

POUR LE CINÉMA

PROPOS RECUEILLIS PAR E. NÉRIN

succès grâce aux dernières scènes, étonnantes de richesse scénique. Mais j'étais mécontent de moi-même. Et, depuis, personne n'est parvenu à me faire jouer un rôle qui ne me plaisait pas.

Entr'acte italien. On me propose d'être Néron dans *Quo Vadis*. Intéressant. D'après les livres de Scialoja, ce Néron est un tyran qui brûle les villes en chantant, qui assassine ses amis et s'amuse à faire massacrer les chrétiens. Pour moi, ce Néron était autre chose, car je n'admets point que l'on caractérise un homme par une formule. Je voulais faire, de cette poupée, fort laide, une figure humaine.

Le film connut un succès prodigieux. On parla beaucoup de moi non pas à cause de ma création, mais parce que j'avais failli être dévoré par un lion... Mais la presse a assez parlé de la chose !...

Un autre film me passionna à cette époque. Ce fut *Tragédie de l'Amour*. Je n'étais plus un monarque, mais un « type » du peuple, une sorte d'apâché, aux mains lestes et aux mœurs étranges. Cet être, cependant, n'avait pas mauvais cœur, et peut-être aurait-il trouvé le droit chemin. Dans le rôle, je devais, certes, figurer un mauvais garçon, mais je devais, malgré cela, m'attirer la sympathie du public, lui faire comprendre que je n'étais pas tout à fait « pourri ». C'est un drôle de rôle qui m'a particulièrement intéressé.

« Faust », « Tartufe »
« Le Dernier des Hommes »

Je dois parler de trois films qui se rattachent l'un à l'autre. Leur lien commun consiste en la similitude du problème psychologique développé. Ils traitent chacun un caractère qui est le sujet propre du film. Ni Mephisto, ni Tartufe ne connaissent de grandes aventures ; ils ne sont pas entraînés dans une histoire qui passionnerait le public par des coups de théâtre. Non, c'est l'interprétation du personnage principal qui fait tout l'intérêt du film.

Dans *Le dernier des Hommes*, il s'agit d'un concierge qui connaît tous les malheurs et déçoit dès qu'on lui retire son uniforme aux galons d'or. Là, j'ai exigé qu'on changeât le scénario. J'ai voulu qu'à la fin du film, le pauvre concierge devienne brusquement millionnaire. Non pas que je sois partisan des « Happy-ends » mais par optimisme. Je voulais que, malgré tous ses déboires, cet homme conservât toujours de l'espoir et que cet espoir soit un jour enfin réalisé.

Car il faut croire, dans la vie, même lorsqu'elle ne vous laisse que des revers.

(A suivre.)

Photos Tobis-Cinéma.

UNE VIE

RESUME

Après de modestes débuts à la scène, Emil Jannings s'est orienté vers le cinéma. Ses premiers rôles lui permettent rapidement de se faire remarquer et il devient bientôt une grande vedette du film muet...

J'étais devenu ce que l'on appelle, en langage journalistique, une « star ». Les coupures de presse me le prouvaient. Cela ne m'était pas désagréable, sinon je ne serais pas devenu artiste... Mais, en Europe, on attribue un sens péjoratif à ce mot.

Qu'est-ce qu'une « star » ? Un acteur ou une actrice qui attire le public vers la caisse. Or, il n'y a rien de méprisable dans ce fait. Il y eut toujours des « stars » et il y en aura toujours, dans tous les domaines. En politique, dans les arts, le commerce, les sports, partout en un mot. C'est pourquoi je n'ai jamais compris les attaques et les paroles envieuses de certains contre les artistes que la renommée fait connaître ou bien qui sont partis vers Hollywood...

Naturellement, après ces premiers succès, les occasions de tourner ne me manquèrent pas. Presque dans le même moment, j'obtins la vedette de trois films : *Danton*, *Pierre le Grand* et *Othello*. Ni le scénario, ni la mise en scène de ces productions n'étaient remarquables. Mais le producteur voulait surtout des rôles qui s'adaptassent à ma manière. Lorsque je songe à ces films, qui, après tout, même aujourd'hui, ne manqueraient pas d'intérêt — car les grands succès ont toujours un certain pouvoir d'attraction sur le public — je dois avouer que, grâce à eux, j'ai beaucoup élargi mes connaissances.

J'ai compris que même le très grand rôle n'est qu'un engrenage de la machine, et que, au cinéma, il n'y a pas d'individualité, mais une collaboration sincère et intelligente de tous les intéressés ! C'est la raison pour laquelle je m'occupais non pas uniquement de mon rôle, mais j'observais toute la mise en marche de la machine cinématographique.

Je m'intéressais aux autres acteurs, au scénario, à la mise en scène. Et peu à peu, j'intervenais pour régler tel ou tel détail, ou faire modifier tel point important. Tout cela n'allait pas sans de longues discussions, mais, lorsque le succès confirmait mes idées, ces messieurs de la Production se frottaient les mains...

Les Américains arrivent...

Les succès de *Madame Dubarry* et de *Anne Boleyn* eurent un effet inattendu. Les Américains s'intéressèrent à nous et la Paramount fonda une succursale à Berlin.

Elle m'offrit un contrat fort généreux. Je dois témoigner que les Américains furent toujours affables et condescendants. Ils ne se laissaient jamais effrayer par des idées audacieuses et faisaient toujours les choses « en grand ».

Mon premier film fut une évocation de la vieille Egypte, *La Femme du Pharaon*. C'était un film à grande mise en scène. Du grandiose... J'ai cependant trouvé mon personnage trop automatique, sans vie. J'ai dû, cédant aux instances de mon entourage, accepter le rôle. Le film était médiocre, mais il obtint du



Le masque de l'artiste à la ville...

Une pittoresque composition de Jannings



CINÉ-MONDIAL

RÉDACTION et ADMINISTRATION

55, Champs-Élysées PARIS-1^{er}

Registre Commercial : Seine 244.459 B

CINÉ-JOURNAL

NOTRE RUBRIQUE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

CINÉ-MONDIAL

ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES
Six mois 100 fr.
Un an 195 fr.

Téléphone : BALzac 26 70

DEUX AUTEURS deviennent metteurs en scène : G.-H. CLOUZOT et André CAYATTE vont faire leurs débuts

Qui est l'auteur d'un film ? Cette question a fait couler beaucoup d'encre des stylos des journalistes. Georges-Henri Clouzot et André Cayatte, dont la réputation de scénaristes et de dialoguistes n'est plus à faire, la résolvent en devenant également metteurs en scène. On ne pourra leur reprocher de fuir les responsabilités. C'est sous les auspices de la Continental-Films qu'ils feront leurs débuts.

Mireille BALIN

nous est revenue



Tino Rossi est venu attendre Mireille à la gare...

9 h. 45. Il fait froid, très froid. Un quoi de gare. Froid aussi. Le soleil, pareil à un tison échappé d'un brasero, jette une note joyeuse dans le ciel gris. Il ne réchauffe pas beaucoup. Le train a vingt minutes de retard. Ce n'est pas pour nous réchauffer.

10 h. 05. Le train entre en gare. Lui aussi a froid. Une couche de givre recouvre l'avant de la locomotive. Des exclamations. Des gens qui partent au pas de course. Il faut bien se réchauffer comme l'on peut.

Beaucoup de gens frileux autour du wagon-lit. Mais le froid ne les incommodé plus, elle est là... Mireille Balin vient d'arriver à Paris. Venant de la Côte d'Azur, d'où elle ne ramène pas la chaleur, elle est à Paris pour tourner le premier et tout prochain film de R. Vernay : « La femme que j'ai le plus aimée » sur un scénario d'Yves Mirande.

— Etes-vous heureuse d'être de retour ?
— Très contente, seulement il fait froid. (Tiens, nous ne l'aurons pas cru).

— Fâcheux contretemps. Un autre l'attend.
— Je n'ai pas de chambre pour toi, s'écrie son impresario.

Et cela jette un froid... de nuit à la belle étoile. Quelques minutes plus tard, nous sommes au chaud. Il y a là, devant des grogs fumants, Tino Rossi, qui est arrivé en même temps que M. Balin et R. Vernay, son metteur en scène. Tino remarque :
— Mais c'est extraordinaire. Le garçon a une voix de ténor, une voix très chaude.

— Par ce temps, c'est une aubaine ! dit quel qu'un.

Déjà, en compagnie de R. Vernay et de son impresario, Mireille Balin s'entretient de son rôle.

Charles VANEL...

échappe à la mort

Charles Vanel, qui avait été envoyé en mission par le Gouvernement français en Afrique, a failli périr sur le *Lamoricère*. Par un hasard qui lui fut favorable, en effet, à la veille de s'embarquer, il reçut un télégramme qui lui demandait de prolonger son séjour en terre africaine.

On dit que...

Marcel l'Herbier tournera en avril un grand film dont André Paulvé sera le producteur.

Après *La Gagnolle*, Pierre Caron réalisera *Tolle et sa chienne* d'après un scénario de René Pujol et Willemetz.



Au cours de « Croisières sidérales » UNE GIRL TOMBE d'une hauteur de 3 mètres et se fracture le coude

Le décor représentait les rouages d'une montre géante sur le pourtour de laquelle étaient disposés douze petits tremlins. Sur chacun de ces tremlins assez étroits, douze girls, représentant les douze heures du cadran, montaient et descendaient en exécutant diverses figures chorégraphiques.

C'est au cours d'une répétition de ce mouvement que l'une des girls, Mlle Wanda, du Casino de Paris, perdant soudain l'équilibre, tomba sur le plateau.

Les machinistes et les opérateurs se portèrent immédiatement au secours de la girl, qui était évanouie.

Mlle Wanda s'en tire, fort heureusement, avec une simple fracture du coude et quelques contusions qui la tiendront éloignée pour un temps de la scène et des studios.

M. Guerlais, producteur du film *Croisières sidérales*, qui était présent à l'accident, offrit à la jeune danseuse une gerbe de fleurs, discrètement accompagnée d'une petite enveloppe qui consolerait la girl de sa chute qui aurait pu avoir des conséquences beaucoup plus graves.

Pour les amis de Jean-Marie HUARD Lucienne Dellorge prie tous les amis du poète Jean-Marie Huard de se mettre en rapport avec elle : 3, rue de Navarin, ou, de 12 à 14 heures, 4, TRU. 44-60.

NOTRE COURRIER

En raison de l'abondance du courrier, il ne sera répondu que contre le somme de 2 francs.

Guy Toiné. — Est-ce un jeu de mot ou est-ce votre nom ? Quoi qu'il en soit, Monsieur Guy Toiné, voici la réponse à votre question, concernant les chansons chantées par Bellys dans *Narcisse* : « Notre Sergeant-Major » ; « Mon cœur reste avec vous » ; « L'Amour est à tout le monde ». Ces chansons ont été écrites par la maison Paul Bouscher. Dans *Face au destin* Aquistapace avait le rôle d'un sergent légionnaire qui était tué à la fin. Pour *Romanchito* je pense que c'était un contrebandier, mais je ne renseignerais. Vous nous dites : J'ai vingt ans et je voudrais faire du cinéma, que faut-il faire ? Pour faire du cinéma il faut avant toute chose avoir un physique « cinématographique ». De cela on ne peut se rendre compte qu'après un bint d'essai. Il faut en plus avoir des qualités indiscutables, d'acteur et surtout parler bien, ou plutôt parler juste. Vous pouvez toujours prendre des cours de diction, et pour vous habituer aux studios, pour savoir si vous êtes photographique, vous pouvez essayer de faire de la figuration ; pour cela il faut avoir la carte d'éleve d'un cours de diction ou la carte professionnelle.

Cour amoureux. — J'espère que vous n'êtes pas perpétuellement dans cet état, car je craindrais pour lui une maladie... de cœur. Roger Duchesne n'est pas marié, il a vingt-huit ans environ. Son dernier film sorti est *Carthage* ; à sortir, *Le Hussard*. Vous devez

mandez : « Où est-on sujet à le rencontrer ? » Mais, mademoiselle, si je vous le disais, vous risqueriez d'attraper une luxion de poitrine, car il vous faudrait pour cela attendre des heures à la porte des endroits habités où il se trouve dans la journée. Corinne Luchaire vient de se marier, elle va avoir 21 ans, ses films sont : *Prison sans barreaux*, *Conflic*, *Gaieté d'amour* et *Le dernier tournant*. Elle se repose actuellement en Savoie. Vous pouvez obtenir un photo-dédicace de Roger Duchesne ; pour Corinne Luchaire, il vous faudra attendre un peu. En général les artistes répondent ou font répondre à leur courrier, mais certainement jamais régulièrement, car s'il en était ainsi ils n'auraient pas assez de leur journée pour le faire. Bernard Lancret n'est pas marié, Blanchette Brunoy est mariée, Renée Saint-Gyr est divorcée.

Corinne Aron. — Hélas ! Mademoiselle... (trois fois). Il n'y aura pas d'aimant de *Ciné-Mondial*. Sous n'êtes pas sans ignorer que la presse subit de lourdes restrictions de papier et que, en conséquence, il nous a paru plus normal de vous donner des photos dédicace que de vous adresser un mandat à 25 ans et de ne pas essayer de faire de la figuration ; pour cela il faut avoir la carte d'éleve d'un cours de diction ou la carte professionnelle.

Darrieux vous n'avez qu'à nous envoyer 10 francs en timbres-poste ou mandat et nous vous la ferons parvenir, ou vous demandant toutefois d'avoir un peu de patience.

CLAUDE SUNLIGHT.

Pierre BLANCHAR PONTCARRAL ATHÉ

C'est, en effet, pour la firme Pathé que Pierre Blanchar tournerait le beau roman d'Albéric Cahuet : *Pontcarral*.

La musique de ce film sera conlée au délicieux compositeur Louis Beys et la réalisation à Christian Jaque.

Le programme Pathé 42 s'annonce brillant.

DEUX DISPARUS : René PUJOL et Nicolas RIMSKY

René Pujol, l'un de nos plus féconds scénaristes de vaudeville, vient de mourir subitement à Paris. En dehors de quantité de films dont il écrit les dialogues et dont le dernier en date est *Cartacalha*, René Pujol était l'auteur de plusieurs opérettes. L'une de ses pièces, intitulée *Une nuit*, fut jouée au Daunou avec succès. On y retrouvait tout le sel que cet homme cultivé et charmant apportait dans la vie et dans sa conversation.

Une grande vedette du cinéma muet, Nicolas Rimsky, vient également de trouver la mort, accidentellement, à 51 ans. Cet artiste de grande classe fut mime au Théâtre d'Art de Moscou avant de devenir, aux côtés de ses compatriotes Mosjoukine et Nicolas Koline, l'un des meilleurs acteurs des films tournés en France par les Russes émigrés, au temps du cinéma muet.

NOËL-NOËL débute au théâtre

Noël-Noël, prince de la chanson, vedette de l'écran, n'est plus actuellement qu'un débutant. En effet, il n'avait jamais joué la comédie, si l'on ne compte pas les sketches ou scènes de revue. Ce sera chose faite d'ici quelque temps. Noël-Noël sera, sur une scène parisienne, le principal interprète de *Mon Bébé*, vaudeville fameux qui fut l'un des triomphes de Max Dearly.

TH. DES MATHURINS Marcel Herrand - Jean Marchat Soir 20 h. Mat. Dim. 15 h. Mademoiselle de Panama de Marcel ACHARD

FERNANDEL metteur en scène et scénariste

C'est une nouvelle, une double nouvelle qui va faire un certain bruit. Fernandel est en train d'écrire un scénario et il le mettra en scène lui-même.

On ne sait encore si Fernandel a pensé à lui pour la distribution. Les vedettes ont tellement d'exigences... Fernandel nous dira peut-être qu'il a été obligé de se passer de ses propres services.

Le Coin du...

L'Amant de Bornéo : Cette comédie, de Roger Ferdinand, verra bientôt son adaptation à l'écran. Réal. : J.-P. Feytaud. Régie : Delamonde et Particère. C. C. F. C., 83, Champs-Élysées.
Babyonia : La réalisation de ce film est très prochaine. Nous ne pouvons donner des précisions dans un prochain numéro.
Grand Prix de Rome : Pathé, 6, rue François. Réal. : Marc de Gastine. La date de tournage n'est pas encore fixée, donc inutile de se précipiter.
La Loi du Printemps : S. P. C., 55, Champs-Élysées. Réal. : D. Norman. Régie : Michaud et Testard. On reçoit actuellement.

Le Lit à Colonne : Synopsis, 18-20, place de la Madeleine. Réal. : R. Toul. Ce film verra le jour courant mois. À la Régie Saurer, qui reçoit actuellement.
Femmes de Bonne Volonté : Une réalisation de M. Gleize pour la Générale Française Cinématographique. Informations prochainement.
Le Comion Blanc : M. A. I. C. Ce film est prévu pour mars-avril. Réal. : L. Joannon.

L'ÉCHOTIER DE SEMAINE...Figurant

COURS DE CINÉMA MIHALESCO 35, rue Ballu TRInité 40-12

Cinéma des Champs-Élysées Pierre-Richard Willm et Annie Vernay, dans TARAKANOVA



JACQUELINE MONNIER, élève des STUDIOS NOEL, qui a tourné dans le film « Romance de Paris », va faire partie des ballets lumineux de Viviane Deck. Les STUDIOS NOEL recherchent danseuses débutantes pour corps de ballet et jeunes chanteuses pour Gaiety, Fourmées, Théâtre. S'adresser STUDIOS NOEL, 11, faubourg Saint-Martin (Métro : Strasbourg-Saint-Denis). Tél. : Botzaris 81-18.

Où irez-vous ce soir ?

AUBERT-PALACE : Cartacalha (V. Romance).
BALZAC : L'âge d'or (J. Tisier).
BERTHIER (33, bd Berthier) : Romances de Paris.
BIARRITZ : Les Risque-Tout.
CAMEO : Dernier round.
CLICHY-PALACE, 49, av. de Clichy. M.R., 26-42.
Du 4 au 10 : « Péchés de jeunesse » (Harry Baur).
COLISEE : La maison des sept jeunes filles.
ERMITAGE : Mamouret.
FRANÇAIS : Remorques (J. Gabin).
GAUMONT-PALACE : Ce n'est pas moi.
GAUMONT-THÉÂTRE : Le jour se lève.

IMPERIAL : Nous les gosses.
LORD-BYRON : Roses écarlates (R. Saint-Cyr).
MADELINE : Cartacalha (V. Romance).
MARIVAUX : Le musicien errant.
MOULIN-ROUGE (1^{er} lév.) : Nuits de Vienne.
NORMANDIE (1^{er} lév.) : Le chemin de la liberté.
OLYMPIA (1^{er} lév.) : Mam'zelle Bonaparte.
PARMOUNT : Fièvres (Tino Rossi).
ROYAL (r. Royale) : Marie Stuart.
SAINT-LAMBERT (6, r. Néelot) : Messieurs les Ronds-de-Cuir.
URSULINES : Pages immortelles.

Ciné.

N° 25. — 6 FÉVRIER 1942.

Dans ce numéro :

MARIE DÉA

devient

JOURNALISTE

mondial

4^F.



Danielle Darrieux et Albert Préjean se retrouvent dans le film le plus délicieux : *Caprices*, un chef-d'œuvre de malice et d'esprit français.

(Photo Continental-Films.)

